

La Cinémathèque de Toulouse



# *Cinema Paradiso*

**Giuseppe Tornatore**  
**1989. Italie. 124 min. Couleurs.**



## Synopsis

À Rome, à la fin des années 1980, Salvatore, cinéaste en vogue, vient d'apprendre la mort de son vieil ami Alfredo. Avec le souvenir d'Alfredo, c'est toute son enfance qui remonte à la surface : son village natal, en Sicile, quand on l'appelait Toto et qu'il partageait son temps libre entre l'église et la salle de cinéma paroissiale, où régnait Alfredo le projectionniste qui, au travers des films qu'il projetait, lui apprenait la vie.

## Fiche technique

<b>Titre français</b>	<i>Cinema Paradiso</i>
<b>Titre original (italien)</b>	<i>Nuovo cinema Paradiso</i>
<b>Réalisation</b>	Giuseppe Tornatore
<b>Scénario</b>	Vanna Paoli et Giuseppe Tornatore
<b>Musique</b>	Ennio Morricone et Andrea Morricone
<b>Image</b>	Blasco Giurato
<b>Montage</b>	Mario Morra
<b>Son</b>	Franco Finetti
<b>Effets spéciaux</b>	Danilo Bollettini et Giovanni Corridori
<b>Décors</b>	Andrea Crisanti
<b>Costumes</b>	Beatrice Bordone
<b>Production</b>	Franco Cristaldi pour Cristaldifilm, Giovanna Romagnoli, Gabriella Carosio pour la RAI, Les Films Ariane, TF1 Films Production
<b>Pays de production</b>	Italie
<b>Genre</b>	Drame
<b>Durée</b>	124 minutes / 173 min (director's cut)
<b>Format</b>	Couleur 1:66, son mono
<b>Date de sortie</b>	20 septembre 1989

## Distribution :

<b>Philippe Noiret</b>	Alfredo
<b>Salvatore Cascio</b>	Salvatore enfant, <i>Toto</i>
<b>Marco Leonardi</b>	Salvatore adolescent
<b>Jacques Perrin</b>	Salvatore adulte
<b>Leopoldo Trieste</b>	le père Adelfio
<b>Agnese Nano</b>	Elena
<b>Antonella Attili</b>	Maria jeune
<b>Pupella Maggio</b>	Maria âgée
<b>Enzo Cannavale</b>	Spaccafico
<b>Isa Danieli</b>	Anna

## Giuseppe Tornatore



**Giuseppe Tornatore** est un scénariste et réalisateur de cinéma italien né à Bagheria (Sicile) le 27 mai 1956.

Son premier succès audiovisuel est un documentaire sur *Les Minorités ethniques en Sicile*, couronné d'un prix au Festival de Salerne. Après une période de collaboration avec la chaîne nationale RAI, il travaille en 1984 avec Giuseppe Ferrara pour *Cent Jours*

à Palerme dont il est coscénariste et assistant-réalisateur.

Deux ans plus tard, il débute officiellement sur le grand écran avec *Le Maître de la camorra*, qui traite du « milieu » napolitain.

Sa rencontre avec le célèbre producteur Franco Cristaldi en 1989 va donner naissance à ce qui est considéré comme le chef-d'œuvre de Tornatore : *Cinema Paradiso*. Après quelques imprévus dont plusieurs revirements sur la durée du film, il est sélectionné au Festival de Cannes qui lui décerne le Grand prix du jury, et obtient également l'Oscar du meilleur film étranger..

Désormais auréolé d'une renommée internationale, vis-à-vis de laquelle il s'appliquera toujours à conserver un détachement prudent, Giuseppe Tornatore s'attache à décrire l'Italie dans toute sa sincérité. Dans *Ils vont tous bien*, un retraité incarné par Marcello Mastroianni parcourt la Sicile afin de réunir ses cinq enfants éparpillés ; quelques années plus tard, dans *Marchand de rêves*, c'est un arnaqueur de génie qui traverse le pays, faisant croire aux gens qu'il croise qu'il peut faire d'eux des stars. Entre-temps, le cinéaste s'offre une incursion dans le polar avec *Une Pure formalité*, qui marque un radical changement de style - avec Roman Polanski et Gérard Depardieu dans les rôles principaux.

Il réalise, en 1995, le documentaire *L'Écran à trois pointes* dans lequel il raconte « sa » Sicile. La même année, il dirige *Marchand de rêves*, puis adapte en 1998 le monologue théâtral d'Alessandro Baricco, *Novecento (Vingtième siècle)*, dans *La Légende du pianiste sur l'océan* avec l'acteur britannique Tim Roth et une bande originale signée d'Ennio Morricone.

En 2000, sort le film *Malèna*, coproduction italo-américaine avec Monica Bellucci et, à nouveau, une bande originale de Morricone.

Giuseppe Tornatore reçoit en 2005 le prix Robert-Bresson décerné lors de la Mostra de Venise pour l'ensemble de son œuvre.

## Les différentes versions du film

La première « mouture » du film est une version de 173 minutes (2 h 53). Celle-ci fut abrégée une première fois en raison de certaines séquences à caractère sexuel, jugées trop osées pour les censeurs italiens. La première version sortie en salle en Italie eut donc une durée de 155 minutes (2 h 35). En raison du

manque de fréquentation dans son pays d'origine, la durée du film fut réduite à 124 minutes (2 h 04) pour la distribution internationale. En 2002, la version dite « director's cut » de 173 minutes fut diffusée. Elle permet notamment de voir la séquence relative aux retrouvailles, des années plus tard, de Salvatore et de son amour de jeunesse incarné par Brigitte Fossey. Cette scène est importante car elle éclaire d'un jour nouveau le sens de la bobine léguée à Salvatore par le projectionniste Alfredo (contenant un montage de toutes les scènes de baisers ayant été censurées par le prêtre garant de la bienséance dans le cinéma paroissial). Ce n'est plus seulement un collage de bouts de films, mais un constat : « tu as maintenant le droit d'aimer sans que cela nuise à ta carrière ».

### *Un hommage nostalgique au septième art*



*Cinema Paradiso* est une œuvre cinéphile qui célèbre avec passion le septième art et toutes ses facettes. A travers les yeux émerveillés du jeune Toto, les émotions enfantines nées de la rencontre avec le monde du cinéma ressurgissent et font appel à la nostalgie du cinéphile. Tornatore braque d'abord les projecteurs sur les coulisses de ce monde enchanteur, sur ses métiers de l'ombre incarnés

par le projectionniste Alfredo et sur son sanctuaire : la cabine de projection. A travers l'histoire d'une amitié, Tornatore nous raconte celle d'une initiation : Toto apprend véritablement les ficelles du métier aux côtés d'Alfredo et deviendra grâce à lui projectionniste puis cinéaste.

Au-delà du pouvoir de fascination qu'exercent sur l'enfant les instruments d'Alfredo (le projecteur et la pellicule), le réalisateur évoque également l'atmosphère des salles de cinéma, autre lieu dans lequel s'exerce la magie du septième art. L'ambiance particulière qui régnait dans les cinémas de village est retranscrite fidèlement au moyen d'une peinture sociale des publics du Paradiso : de l'homme qui s'endort à chaque séance jusqu'au chef de la mafia assassiné pendant une projection, en passant par le cinéphile qui murmure les répliques à l'avance, tous les villageois se retrouvent dans ce lieu presque aussi sacré que leur église, unis par le rêve et l'émotion procurés par les images sur la toile.

Tornatore rend également hommage aux œuvres du cinéma et sacralise les visages des acteurs qui apparaissent sur les écrans du Paradiso : Jean Gabin, Brigitte Bardot, Clark Gable ou Kirk Douglas deviennent les héros des mondes fabuleux que déroule la pellicule<sup>1</sup>. Dans la dernière séquence du film, le cinéma finit par triompher de la censure, c'est la revanche sur le curé qui condamnait Alfredo à maltraiter les précieuses bobines.

---

<sup>1</sup> Cf « Les acteurs présents sur l'écran du Paradiso »

## Les acteurs présents sur l'écran du Paradiso

(Photographies issues des collections de la Cinémathèque de Toulouse)



Jean Gabin



Brigitte Bardot



Kirk Douglas



Clark Gable

## Un paradis perdu

La célébration du cinéma répond à une inquiétude quant à la diminution de l'engouement pour le grand écran, qui se traduit par une baisse de fréquentation et la disparition des salles. *Cinema Paradiso* déplore cet état de fait que dénonce également *Splendor*, le film d'Ettore Scola sorti la même année. Ces films sortaient dans les salles alors que le cinéma italien traversait une crise : après la période des grands maîtres (Antonioni, Fellini, Pasolini, Rossellini, Visconti...), l'Italie connaissait une période d'incertitude créative à laquelle venait s'ajouter l'omniprésence de la télévision qui détournait le public des salles obscures. Peu à peu s'installait l'idée d'une cinématographie affaiblie, si bien que *Cinéma paradiso* tombait à point nommé pour capter la nostalgie du cinéma d'antan, d'un "cinéma perdu", qui s'était emparée des cinéphiles italiens.

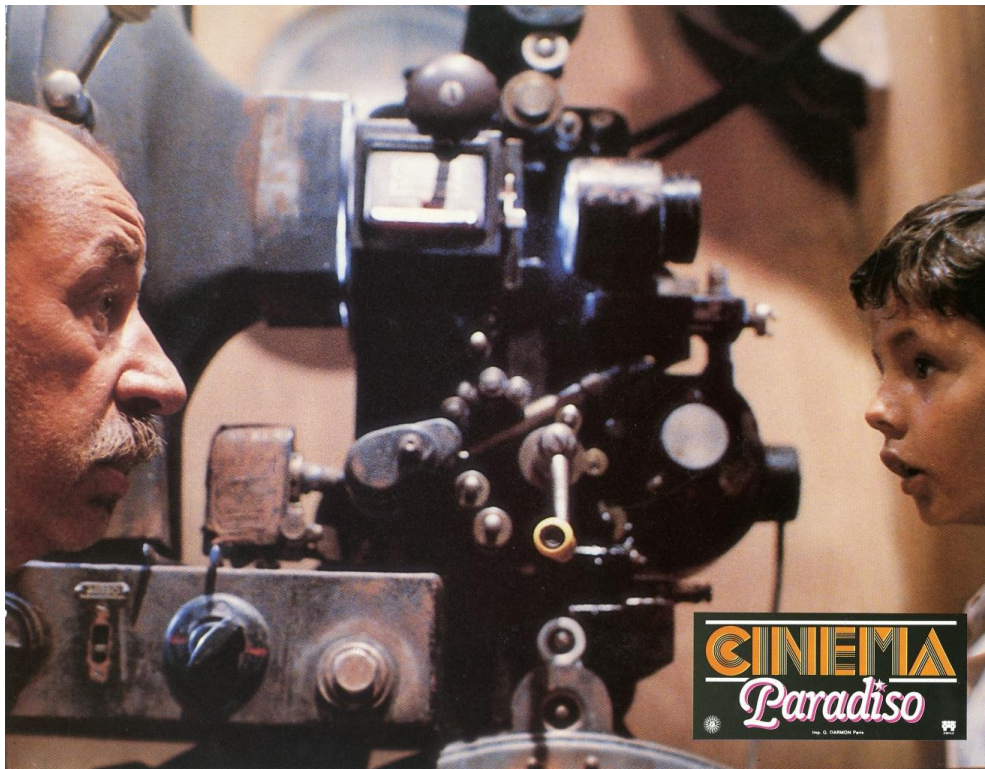
---

« Faut-il que la crise du cinéma soit parvenue dans sa phase terminale pour que deux des quatre films représentant l'Italie à Cannes traitent du même sujet : la fermeture des salles ! Mais, autant *Splendor* semblait happé par la passion du discours, de la démonstration assez nettement teintée d'aigreur, rejetant la faute sur la télé et fustigeant dans un même élan la montée des égoïsmes, autant *Cinema Paradiso* préfère jouer la carte de l'émotion et de la nostalgie. »

**Source : Yves Alion, « L'Enfant du paradis » in *Image et Son, La Revue du Cinéma* n°452, sept 1989.**

---

## Photographies d'exploitation



Collections de la Cinémathèque de Toulouse



Collections de la Cinémathèque de Toulouse

## Dans la presse

« L'évocation de la vie des gens simples dans cette Italie de la pauvreté évoque bien entendu les pages les plus brillantes du néoréalisme. L'apparence des personnages ou l'architecture sont autant de madeleines pour le cinéophile. [...] Malgré ce foisonnement, la tendresse et l'émotion dont le film est plein s'exercent sur deux axes principaux : une histoire d'amitié (celle qui lie Toto, tout au long de sa vie, à Alfredo, le projectionniste) et une histoire d'amour, l'amour du cinéma bien sûr. Etonnante fascination que celle de ce gosse haut comme trois pommes pour tout ce qui touche au ciné. L'enfant ramasse des bouts de pellicule et se raconte des histoires en les dévorant à la lumière d'une lampe à pétrole. Pour lui comme tant d'autres, le cinéma est vraiment une usine à rêves... »

**Yves Allon, in *Image et Son, La Revue du cinéma* n°452, sept 1989.**

« A Cannes, ce film a tiré des larmes à une foule de spectateurs et déchaîné des tonnerres d'applaudissements. Nul doute qu'à l'applaudimètre, il aurait obtenu la Palme. [...] Tornatore montre le temps où les salles de cinéma vivaient. Il nous rappelle cette période dorée où le public se bousculait. Que sont devenus ces Paradiso, Splendor, Eden, etc ? Ces paradis perdus sont maintenant des supermarchés, des parkings, des immeubles. A qui la faute ? Tornatore n'accuse personne, il constate. Pendant deux heures, il nous raconte l'histoire d'un village et de son cinéma. Il tâte le pouls d'une communauté à travers deux personnages hauts en couleurs et émouvants : le petit Toto est, pour notre plaisir, un peu cabotin et Philippe Noiret crée un rôle à la Raimu. Pour narrer cette chronique, le réalisateur a utilisé toutes les ficelles du néo-réalisme italien avec habileté et finesse. Du style et du grand art !... »

**Jean-Louis Manceau, in *Cinéma* n°458, juin 1989.**

« Du gamin intoxiqué d'images à l'homme mûr qui reviendra voir détruire le vieux cinéma désaffecté, Tornatore débobine une vie telle une pellicule où famille, romances, métier font comme des rayures. Mais si l'amour et la nostalgie du cinéma n'étaient que le sujet du film, il serait vite déprimant (comme c'était beau, avant...). Par bonheur, l'amour du cinéma est aussi le carburant de *Cinema Paradiso*, nourrissant de lyrisme la caméra, approvisionnant la chronique en métaphores et en clins d'œil avec une générosité d'excellent aloi. Tornatore se perd parfois dans les méandres sentimentaux qu'il prête à son héros, mais son bonheur de filmer reste communicatif. Par son existence et son énergie, *Cinema Paradiso* contredit sa propre thèse : non, le cinéma italien n'est pas mort. »

**Jean-Michel Frodon, in *Le Point*, 18/09/1989**

« Ne serait-ce que pour les cinq dernières minutes de son film, Giuseppe Tornatore a droit à toute notre reconnaissance, à notre sympathie d'amateurs éclairés. [...] *Cinema Paradiso* n'est pas un film parfait. Mais c'est un film plein de vie, de sève, généreux et confus. Tornatore aime le cinéma – la salle, le film, le public, le rite et ses transgressions. Chaleureux et désordonné, aux antipodes de



la morosité masochiste d'Ettore Scola dont *Splendor* n'était qu'un chant funèbre, il nous rend, avec un Philippe Noiret dont on se demande pourquoi il est là, mais il y est, et il y est bien, un grand morceau de vrai cinéma italien. »

**Jean-Pierre Jeancolas, in *Politis* n°72, 21/09/1989**

## **Bibliographie**

*Ces documents sont disponibles à la bibliothèque de la Cinémathèque de Toulouse.*

ALION Yves, « L'Enfant du paradis » in *Image et Son, La Revue du cinéma* n°452, sept 1989. **Cote : P00010**

MANCEAU Jean-Louis, « La Palme de l'applaudimètre », in *Cinéma* n° 458, juin 1989. **Cote : P00006 / P10008**

NAVE Bernard, « Cinema Paradiso », in *Jeune Cinéma* n°198, nov 1989. **Cote : P00008**

NIEL Philippe, « Y a-t-il un public dans la salle ? », in *Positif* n°345, nov 1989. **Cote : P00009**

SAMUELI Anna, « Nuit pour un Oscar » in *Cahiers du cinéma* n° 431-432, mai 1990. **Cote : P00005**

POURRIOL Ollivier, *Vertiges du désir : comprendre le désir par le cinéma*, Nil, 2011. **Cote : 26 POU v**

<http://www.cinemalefrance.com/fiches/CinemaParadiso.pdf>